

que la poésie elle-même et qui, d'autre part, comprend pleinement la nécessité et l'urgence de l'action militante dans le prolétariat, rencontre ainsi parfois un douloureux dilemme. Absorbé dans ses lâches pratiques de militant, il en vient à se demander s'il faut, à la « tentation poétique », répondre par oui ou par non : et s'il ne répond rien, lui vient la mauvaise conscience, arme des prêtres, de ceux mêmes qui sont les plus hideux défenseurs de ce qu'il combat. S'il répond non, un pan seul de l'édifice bourgeois est détruit, une partie seule d'un monde vrai est découverte par ses mains, celle peut-être où il était le plus aisément remplaçable. S'il répond oui, l'expérience indispensable du vrai dans sa totalité, de la matière révolte du tout opprimé qui est la matière de la poésie, lui fait défaut, et quelle efficacité auront alors ses témoignages ? Dans ces trois cas, la révolution a perdu quelque chose, une victoire de plus s'inscrit au compte de la bourgeoisie.

Aucune synthèse ne peut être obtenue sans la prise de conscience et la poursuite simultanée de tous les éléments qu'elle comporte et la révolution, dans sa permanence, est la seule synthèse. Il ne s'agit pas de concilier les contraires. Il s'agit d'accéder de plain-pied au plan de l'univers libre, de la conscience libre, et donc de l'homme libre. Il s'agit de ce plan premier, où aucune antinomie ne sépare l'un du tout, le je du toi, comme du moi. Une seule nécessité dialectique commande l'univers et l'autorise, où pas plus que l'individu isolé de sa communauté, ne peut prendre place un devenir « culturel » séparé du devenir social. Une matière, inlassablement, sollicite notre subjectivité, l'invite à se fondre en elle, le rôle du poète est là, dans une mission d'affranchissement de toutes choses et de la conscience par l'incarnation, en celles-là de celle-ci.

Et ce n'est certes pas ce rôle que le bourgeois, quel que soit le vocabulaire dont il se serve, assigne à sa culture. Un certain nombre de données différencie la faune bourgeoise des autres espèces. En premier lieu, le double principe de permis et d'interdit, d'utile et d'inutile, étant permis ce qui est utile, interdit ce qui est inutile, étant utile ou inutile ce qui assure ou au contraire refuse sa cité. D'où morale, d'où police. Il est cependant des « tendances » que le bourgeois ne peut nier ; un malheureux vertige parfois le prend, venu on ne sait d'où, des attitudes « exceptionnelles » se présentent, où les puissances de contrôle de l'individu viennent à véder la place à d'autres. Il semble qu'une autre volonté (comment serait-ce la même ?) emprunte en ces situations les habits de celle que la confusionnisme bourgeois appelle la volonté positive, pour livrer l'homme, tout nu, au diabolique irrationnel ; tandis que, dans son fauteuil ou dans son lit, s'accomplit cette descente vertigineuse où il ne bouge pas, enfer et paradis tourbillonnent, il passe et repasse de l'un à l'autre, sans quitter la terre, et que deviennent alors, pour l'une comme pour l'autre, sa terminologie d'en deçà, d'au-delà ? Que devient la conscience, que devient la matière ? Que